

front entre ses mains comme pour arrêter le mouvement de son esprit.

Tout à coup une nouvelle idée se présenta.

— Qu'avait-il dit à sa mère ? Que devait-elle penser ? Serait-elle haute, fière, dédaigneuse comme elle savait l'être quelquefois ? Allait-elle ordonner à sa jeune compagne de partir à l'instant ? Qu'allait-il se passer ?

Elle considérait ce nouvel aspect de sa position, lorsque, sans accomplir la formalité préalable de frapper à la porte, Barbe entra vivement, de l'air empressé d'une personne qui apporte à la fois une nouvelle et un ordre.

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-elle, la princesse m'envoie vous prévenir que M. le comte est arrivé et qu'il y a beaucoup de monde à dîner : elle vous prie de vous faire belle.

Ce message, tombant au milieu des réflexions de Fleurange comme de l'eau froide sur un brasier, y produisit une sorte d'effervescence, et la confusion de ses pensées devint plus inextricable que jamais.

Elle regarda Barbe sans avoir l'air de la comprendre.

— Vous dormiez peut-être, dit-elle en remarquant la pâleur et le regard effaré de la jeune fille. Êtes vous malade ?

Cette demande suggéra à Fleurange l'idée de dire : " Oui " et d'ajouter qu'elle ne pouvait pas quitter sa chambre. Elle s'applaudissait déjà de cet heureux moyen de sortir d'embarras, lorsque Barbe s'écria !

— Rester dans votre chambre !... être malade ! Eh bien ! par exemple ! Un jour comme celui-ci !... Madame serait contente !... Allons donc, mademoiselle, vous savez bien qu'elle ne le permettrait jamais.

— Mais si la tête me fait mal au point de pouvoir à peine la soulever ? dit Fleurange.

Barbe la regarda. Fleurange ne mentait pas : elle avait mal à la tête, elle était fort pâle, et il y avait dans ses yeux, dans sa physionomie quelque chose d'inusité ; mais elle n'était pas moins belle que de coutume ; au contraire.

— Tenez, mademoiselle Gabrielle, vous n'êtes pas bien malade, allez, dit Barbe ; faites un effort, croyez-moi, sans cela vous allez voir la princesse monter ici, et vous serez bien forcée de lui obéir, alors.

Cette perspective ramena Fleurange à la soumission immédiate.

— Alors, Barbe, dit-elle, d'un ton à moitié plaintif, à moitié impatienté, qu'elle me dise ce qu'il faut mettre ! Me parer ! Oh ! si elle savait comme je déteste cela !